

Écriture de la différence et éloge du « vivre ensemble » dans *Nulle part : d'ici et d'ailleurs* de Mohamed Dim

Mouhamadou NGAPOUT KPOUMIE
Université de Dschang

Résumé

Depuis quelques années au Cameroun, on assiste à la montée et au déferlement des discours de haine et d'exclusion due à la non-acceptation des différences. En effet, dans cette société cosmopolite de divers ordres (linguistique, culturel, ethnique, racial, etc.), qui peuvent entraîner le délitement de la société, la coexistence pacifique du moins le vivre ensemble devient une urgence. C'est ce que scande le poète Mohamed Dim dans son recueil *Nulle part : d'ici et d'ailleurs* lorsqu'il se fait porte étendard de cette société multiculturelle et appelle à une éthique sociale pour un mieux-être, un mieux vivre, mais surtout un véritable vivre ensemble.

Mots clés

Différence, vivre ensemble, dialogue, tolérance

Abstract

Since a few years in Cameroon, there has been a rise and spread of hate speech and exclusion due to the non-acceptance of differences. Indeed, in this cosmopolitan society of various kinds (linguistic, cultural, ethnic, racial, etc.), which can lead to the disintegration of society, the peaceful coexistence of at least living together becomes an emergency. This is what the poet Mohamed Dim says in *Nulle part: d'ici et d'ailleurs* when he becomes standard bearer of this multicultural society and calls for a social ethic for a better being, a better life but above all a real living together.

Keywords

Difference, living together, dialogue, tolerance

Introduction

Dans le contexte actuel, il ne fait pas de doute que la diversité culturelle est une palissade. Si jadis, les différentes cultures pouvaient évoluer en autarcie dans une sorte de destinées singulières, le boom de moyen de communication et les circulations ont entraîné un amenuisement des

frontières et met désormais les personnes et les cultures différentes ensemble. Dans une telle situation, la coexistence et le vivre ensemble deviennent une obligation pour les hommes. Toutefois, cette coexistence pacifique semble ne pas être une valeur partagée par tous. En effet, depuis quelques années au Cameroun, on assiste à la montée et au déferlement des discours de haine et d'exclusion dus à la non-acceptation des différences dans la façon d'être, de penser, de réagir et d'agir caractéristiques de l'Altérité. Si la culture imprègne notre quotidien, on ne saurait s'ouvrir à l'autre avec préjugés et discrimination, car révélateurs d'un centralisme national ou tribal. Il y a ainsi une urgence de la culture de la tolérance pour que puissent évoluer dans un climat serein, les hommes et les cultures du monde.

La littérature, expression du vécu social, n'est pas en reste lorsqu'elle prend en charge ces questions de diversité culturelles et de vivre ensemble au cœur de sa production. C'est le cas de *Nulle part : d'ici et d'ailleurs*²⁶⁹ de Mohamed Dim, recueil de poèmes qui fait l'éloge des bienfaits du «vivre ensemble» et de sa pratique sociale. En effet, l'œuvre s'inscrit dans un contexte social camerounais où la montée du tribalisme et les actes séparatistes deviennent légions. Dans une telle disposition sociale, psychologique et mentale, le poète ne veut plus assister impuissant au sort de la société prise dans des contradictions certaines dues à la différence. Par la magie de son verbe, par sa teneur poétique et son élan esthétique, Dim se positionne en porte-flambeau de cette humanité qui va en vrille ou mieux, il se fait porte-étendard des sans voix / voie et appelle à une éthique sociale dans laquelle le vivre ensemble sera une réalité. Comment la culture du vivre ensemble travaille-t-elle le souffle poétique de *Nulle part : d'ici et d'ailleurs* ? Répondre à cette question nous invite à explorer tout d'abord le constat de la dérive qui frappe l'humanité à cause de l'intolérance, ensuite les propositions du poète pour un dialogue harmonieux de cultures pour enfin lire le recueil comme un panégyrique du vivre ensemble.

1. Un monde à la dérive des différences

Nulle part : d'ici et d'ailleurs de Dim Mohamed est la radiographie de la société camerounaise dans tous ses aspects. C'est une société où les dérives liées au manque de l'esprit de tolérance sont légion ; une société en pleine déliquescence et en déperdition. Ainsi le poète passe-t-il au crible les problèmes de guerre, des divisions tribales, d'immigration, des conflits de

²⁶⁹ Dans la suite de notre réflexion, nous l'abrégerons *Nulle* suivi du numéro de la page citée.

générations, de la mort, etc. Bref, c'est la cartographie des affres de l'intolérance humaine qui sont exposées aux yeux du lecteur. Cette humanité qui se délite est diagnostiquée sous la plume du poète sans tabou et sans complaisance. Toutefois, une constance se dégage de presque tous ses problèmes : ils sont portés par la non-acceptation de l'Autre. C'est dire que tout arrive à cause de l'intolérance qui git dans les cœurs des humains.

Tout d'abord et au vu de la place qu'elle occupe dans le recueil, on note que la première dérive à laquelle le poète porte un regard acerbe est la guerre. Rappelons que c'est un poème à ce titre qui ouvre le livre, même si tout au long du recueil, elle revient le plus souvent en filigrane. En effet, la guerre est pour le poète le signe de la déliquescence des valeurs humaines. Elle est l'expression du moins la manifestation la plus ultime des bassesses, dirait-on, de l'animalité et de la bestialité humaine. Parce qu'elle est privation de vie, celle-ci ne saurait en aucun cas être justifiée. Le poète fustige en premier ressort, « les fabricants d'armes » sous des auspices du capitalisme qui cherchent de l'intérêt ; puis la passivité des innocents qui subissent sans défense. Écrit-il : « Ceux qui fabriquent des armes / Ceux qui arment les enfants / Ceux qui se laissent armer / La conscience collective vous interpelle » (*Nulle* : 9). À ce poème répond en échos « Cri silencieux » qui n'est que l'allégorie d'un monde sans vie, calme parce que les hommes ont rendu l'âme sans aucune autre forme de procès. Le poète écrit :

Les vies, ils les arrachent sans pitié
Les cadavres jonchent les rues
Les cris en silence se convertissent
Ils s'en foutent
Que vous soyez noir ou métis.
Les corps sont pliés au bord des rues
En forme de U
Le sang remplace les eaux ruisselantes
La vie qui hier était excellente.
A tourné au drame à cause des mots (*Nulle* : 65)

Nous sommes là devant l'écriture de l'indicible où le poète donne le droit à la parole aux victimes des guerres dans un contexte où l'on semble céder devant la volonté d'enfermer toutes ces vies dans l'anonymat. On voit que par manque de l'esprit de tolérance et avec la poussée du capitalisme à outrance, les hommes périssent sous les flots de balles qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. Mais aussi, cette bassesse humaine est d'autant plus incompréhensible parce qu'elle se développe sous les auspices du bien matériel, de l'intérêt égoïste. Devant la culture du capital, les hommes sont prêts à sacrifier les vies de leurs semblables. On ne saurait être loin de cet

état de nature où l'homme, selon le philosophe Hobbes, devient un loup pour l'homme.

Cette situation est d'autant impossible à expliquer que le poète oppose à la mort donnée volontairement par les semblables celle qui frappe l'humanité naturellement. Le poète se questionne devant cet « anthropophage » (29) qui, comme une chimère, pèse sur la vie humaine. Il écrit : « La mort s'invite sans heure / Toujours elle heurte / Elle représente le malheur / Et laisse une douleur / Un vide » (29). Si le poète écrit ce poème « *Requiecat in pacem* » en la mémoire de Deumi Joël, il profite de l'occasion pour rendre hommage à tous les morts de l'humanité : « À tous ceux qui sont partis très tôt / Laissant derrière eux plusieurs maux / Que la terre de nos ancêtres / Veille sur vous et vous soit légère » (*Nulle* : 31). La plume du poète se mue en sépulture dans laquelle par l'écriture, il entend donner voix à ces hommes partis très tôt.

Après ce tableau funéraire qu'on pourrait assimiler à la « poésie noire », à l'image des romans noirs, le poète passe au crible de sa plume, les divisions tribales qui sont au cœur des pratiques actuelles dans le monde en général, mais au Cameroun en particulier. En effet, il se dégage au fil de la lecture de ce recueil, un ensemble de motifs qui mettent en exergue ces divergences d'appartenance. De « Du multiple à l'un » à « Exogamie » en passant par « Du « Je » à « Nous », mais aussi « Nulle part » ; cet ensemble de poèmes revient sur les barrières d'appartenance qui plombent, le plus souvent, l'harmonie et la cohésion sociales. Dim croit encore que les différences de race, d'ethnie, de sexe ne peuvent être source de discorde dans l'humanité. Il écrit dans « Du multiple à l'un » : « L'humaine condition, / Avec conviction, / Se meurt de division. / Apprenons par cœur / Notre arbre généalogique sans peur / Et nous comprendrons que l'Être humain, / Est l'un dans ce multiple » (*Nulle* : 13). Malheureusement, ces concitoyens semblent ne pas avoir encore pris la mesure de la chose. Dans le poème « Exogamie », il essuie le manque de soutien de la part de ses parents et de ses proches du seul fait qu'il veut prendre pour épouse une fille d'une autre contrée. Il est donc délaissé par les siens et est obligé de vivre en solitaire.

Par ailleurs, le poète Dim diagnostique les conflits de générations au cœur des tensions sociales. En effet, dans l'Afrique actuelle se jouent des conflits qu'on pourrait rapprocher aux batailles des « Anciens et modernes » dans la culture occidentale. L'unanimité n'a vraiment jamais été au rendez-vous entre des générations séparées dans le temps. Le poète reprend en son compte ce conflit dans « Monde à l'envers » ; poème qui met à jour la difficile épreuve des guerres de générations entre traditionalistes conservateurs et les modernes progressistes. Si les premiers sont des conservateurs des valeurs ancestrales, jaloux des acquis de la société

africaine traditionnelle parce que respectueuse d'un certain nombre de valeurs sacrées (respect, soumission, religion, etc.), les progressistes eux entendent dépasser ces considérations dans un monde en pleines mutations où il y a une certaine liberté d'expression par laquelle l'individu n'est plus embrigadé dans certains carcans traditionnels. Dans ce « capharnaüm » inextricable, le poète qui ne veut pas prendre parti, plaide pour le dialogue comme solution de la sortie de crise. On peut encore le constater que la différence de générations devient un motif de tension, de désaccord et d'hostilité sociale.

Le constat des affres causées par l'immigration clandestine n'est pas en marge sous la plume de Mohamed Dim. Dans deux poèmes juxtaposés à savoir « Mon rêve » et « Rêves illusoires », il porte une critique acerbe sur cette pratique qui gagne le monde entier. Dans le premier, Dim exprime son désir de partir, oui, il veut quitter son pays (le Cameroun) où le mal de vivre semble l'avoir atteint pour un ailleurs idyllique. Malgré les conseils de ses proches, il est déterminé à partir loin de ce pays où la moindre promotion est conditionnée par la recommandation. Ce rêve dans le poème suivant devient « illusoire ». En effet, le poète décrit avec horreur les affres de l'immigration sur la jeunesse africaine aujourd'hui. Partie pour faire fortune, pour vivre leur rêve, elle se retrouve broyée et noyée par/dans l'Atlantique au détriment de leurs proches restés au pays.

Par ces deux poèmes aux titres antithétiques, le poète porte un regard impitoyable sur le phénomène d'immigration clandestine qui est récurrent au Cameroun et en Afrique. C'est également un appel à une prise de conscience de la jeunesse. Par ailleurs, le poète invite-t-il à une relativisation de la notion de bonheur et de réussite sociale qui doivent être une disposition mentale. Si dans ce cas on semble ne pas clairement percevoir la différence qui sous-tend cette pratique, il faut aller dans l'histoire et puiser dans le discours colonial occidental pour voir sa charge psychologique. En fait, ce discours occidental s'est construit avec ambivalence : au moment où il déshumanise et réduit au grade de sous-homme le Noir, il fait de l'homme blanc un civilisé, incarnation du bien et de la grandeur du seul fait de la différence de sa race. On le voit bien que malgré des années de cela, ces préjugés ne sont pas encore finis et continuent à nourrir l'imaginaire collectif des Africains. C'est par manque de considération que le Blanc a chosifié et animalisé son *Alter ego* noir.

Au final, l'écriture de Dim radiographie les conséquences inhumaines de la mauvaise conception de la différence chez les hommes : différences de sexe, de race, de tribu, de religion, d'appartenance ethnique, etc. Faisant partie intégrante de leur nature, les hommes devraient, parce que contraints à partager les mêmes espaces, re-questionner leur conception de la différence

et leurs rapports avec les autres. Ils devront avoir la culture de relativisation afin de modeler leur existence. À partir de là, le poète en appelle à la culture du dialogue et de la tolérance comme gage pour une pacification de la vie sociale humaine.

2. Du dialogue des hommes comme gage pour une pacification de la vie sociale

Dans « Towards ethnorelativism : a developmental model of intercultural sensibility », Milton Bennett (1993) distingue deux modèles de comportement dans le processus de rencontre entre les personnes qu'il appelle la sensibilité interculturelle. Si dans le premier modèle, à savoir le modèle ethnocentrique, l'individu suppose que sa vision du monde est le centre même de la réalité, et, de ce fait rejette la différence portée par l'Altérité ; le second, la phase ethno-relative, pose comme hypothèse que les cultures ne peuvent être comprises que comparativement les unes aux autres dans un esprit de tolérance et de dialogue. Il y montre que ce dernier modèle se développe en trois phases à savoir : l'acceptation, l'adaptation et l'intégration. C'est la phase ethno-relative qui est prônée par Dim dans son recueil de poèmes. En effet, face à la diversité culturelle caractéristique de la société actuelle, le poète propose trois attitudes comme gage de l'harmonie et de la coexistence pacifique entre les hommes : le pardon, la tolérance et le dialogue.

Défini par le *Dictionnaire Larousse* comme « action de tenir pour non avenue une faute, une offense », le pardon suppose un acte de renonciation devant une situation quelconque sans prétention à la vengeance. Le poète Dim, pense qu'une première possibilité de vie harmonieuse vient de cette capacité qu'auront les hommes à pouvoir alléger leur cœur en accordant à leur alter ego cet acte de miséricorde qui semble si simple, mais difficile à appliquer. De surcroît, il exhorte les hommes à le faire puisque, écrit-il, même « l'être incréé pardonne » (*Nulle* : 49). À partir de cet instant, les humains devront eux-aussi suivre cet exemple et avoir ce sens de l'esprit du pardon. Il écrit dans le poème éponyme, « Pardonner c'est laisser de côté la colère. / C'est laisser le ressentiment. / C'est rester calme, / C'est être heureux. / Pardonner c'est être tout simplement compréhensif. / C'est être raisonnable » (*Nulle* : 50).

On note ainsi que de par la nature imparfaite de l'homme, il est presque évident que celui-ci soit susceptible de commettre des erreurs dans son quotidien ; ces erreurs pouvant être source de conflit entre les hommes. Le poète appelle donc à un apaisement des cœurs pour que les hommes « continuent à se supporter les uns et les autres » (*Nulle* : 50) ; à admettre

chez autrui une faculté de penser et d'être différente que chez soi-même ; c'est d'ailleurs le gage de l'harmonie sociale. En effet, devant l'osmose de cultures et différences caractéristiques de la société camerounaise, la tolérance doit être une valeur suprême qui doit être portée par tous les concitoyens. Il n'y a donc pas de « vivre ensemble » possible sans tolérance. Devant les différences de genre, de sexe, de race, d'ethnie, etc., il y a une urgence de la culture de la tolérance. Elle est le vecteur par lequel, les peuples pourront voguer main dans la main ; elle est le catalyseur de la coexistence pacifique entre les hommes.

L'esprit de tolérance doit être accompagné du dialogue. En fait, selon le poète, dans le contexte de la société actuelle, les cultures ou les hommes, au lieu de s'ignorer les uns les autres, gagneraient à établir un dialogue mutuel, lieu de reconnaissance et de la promotion des différences culturelles. Dim rythme ainsi le dialogue comme la solution à tous les problèmes existentiels. Ces propos sont fort expressifs : « L'harmonie se forme par ton truchement. / Finalement, dialoguer est une solution [...] » (*Nulle* : 48) pour éradiquer toutes « les incompréhensions » (*Nulle* : 48). On comprend donc que le vivre ensemble appelle à un certain nombre d'attitudes que les hommes et les cultures devraient respecter pour leur survie commune au risque de périr tous ensemble.

Rappelons d'ailleurs qu'un vrai dialogue exige un certain nombre de conditions préalables notamment la reconnaissance de l'égalité, mais aussi la compréhension. En fait, l'égalité de cultures ou des hommes accepte que chacun possède des manières de penser, d'être, de savoir, etc. qui lui sont spécifiques. Cette reconnaissance des différences, l'unité dans la diversité ou alors du multiple dans l'un, le poète l'a senti sous sa plume. C'est d'ailleurs le contenu des poèmes aux titres évocateurs comme « Du Multiple à l'un » (*Nulle* : 12), « Du « Je » à « Nous » » (*Nulle* : 14) ; « Unicité » (*Nulle* : 45) ou encore « Vision commune » (*Nulle* : 66). Nous ne citerons à titre illustratif qu'un extrait de « Du « Je » à « Nous » ».

Horizons divers
Mais même divers
Je suis de l'Ouest
Et du Nord-ouest
Je me fais appeler Grassfield

Je suis du Centre
Du Sud
De l'Est
Fang Beti est mon patronyme

Je suis du Littoral

Du Sud-ouest
Sawa me convient

Je suis du Nord
De l'Adamaoua
De l'extrême nord
Mon nom est Soudano-sahélien

Toutes ces réalités sont en moi
Et chaque fois que je les évoque,
L'émotion en moi est univoque (*Nulle* : 14)

On est là en plein cœur de la culture de la relativisation, relativisme qui impose une réforme de l'identité dite racine, selon les propos de (Deleuze, Guattari 1980), vers une identité rhizome. Si la première se développe avec une attitude d'extinction de toute altérité (ce qui est la cause des guerres et des génocides), la seconde promeut plutôt l'esprit de relativisation. Une telle préoccupation permet de mieux comprendre cette interrogation de Glissant : (1996 : 23) : « Comment être soi sans se fermer à l'autre, et comment s'ouvrir à l'autre sans se perdre soi-même ? ». La réponse donnée suppose une sortie « de l'imaginaire de l'identité racine-unique vers l'identité-rhizome [qui implique] une fragilisation, voire une relativisation des récits des origines ou des mythes fondateurs qui consacrent la présence d'une communauté sur un territoire, qui font de l'identité une essence, alors qu'elle est un état en perpétuel devenir, en perpétuelle négociation » (Kavwahirehi, 2008 : 47). La prise en considération de l'Altérité implique ainsi des influences sur la perception qu'on a de Soi, suppose des mutations et des altérations des discours ethnocentriques, égocentriques, nationaux et même tribaux en vue d'établir de nouveaux rapports avec l'Altérité. Cette réponse est le gage du « vivre-ensemble ».

Au demeurant, on retient qu'au contact avec l'Altérité, tout homme, toute culture s'expose ainsi à de nouvelles pratiques, aux pensées, à la gastronomie, à la mode vestimentaire, à la langue, etc. de son alter ego. Ces différences, au lieu d'être des sources de conflits, deviennent des ferments de la richesse de la diversité culturelle dès lors que l'individu adopte les attitudes de pardon, de tolérance et de dialogue. Cette ouverture à l'autre, sans être une perte de soi, devient pour lui un trésor, une richesse qu'il lui faut jalousement conserver. Ne pouvant plus totalement être soi dans sa rencontre avec l'autre, ces influences le situent dans une situation hybride, une personne sans repère unique, puisque ne devant sa propre existence, du moins son identité que dans cette construction permanente, ce va-et-vient entre le même et l'autre. C'est fort de ce constat que nous appelons à lire ce recueil de Mohamed Dim comme une apologie du monde humain à venir sans discrimination de quelle que nature que ce soit.

3. Nulle part : d'ici et d'ailleurs : un panégyrique du « vivre-ensemble »

À l'aube du troisième millénaire, il ne fait de doute que le contact entre les personnes s'accélère du fait du boom de moyens de communication. Il y a ainsi amenuisement des frontières et réduction des distances qui permettent le contact immédiat avec le lointain. Partant de ce constat, Michel Maffesoli (1997 : 25) écrit : « Ce qui est certain, c'est que « la circulation » reprend. Désordonné, tourbillonnante même, elle ne laisse rien, ni personne indemne ». Ces propos inscrivent la circulation, le déplacement, la mobilité, le mouvement comme des paradigmes majeurs de notre époque. Au-delà de l'information, il s'agit bien de la caractérisation de notre contemporain comme une période douée d'une force désordonnée qui conteste fortement la fixité, l'appel du local. La lecture de l'extrême contemporain (Marc Augé 1992) ne va pas sans le constat d'une rupture qui accompagne les notions de rhizome, de territorialisation, de déterritorialisation pour lire les identités fictives ou fluctuantes des hommes. En fait, avec la société postmoderne, ou « créole » (Glissant, 1996), le monde est devenu un village planétaire puisque toute identité ne peut désormais se définir que dans ses rapports avec l'Altérité.

Par ailleurs, le monde traverse des problèmes identiques dont la solution ne pourrait s'arrêter dans les frontières nationales ou tribales. En effet, les problèmes identiques, d'ordre écologique, économique, militaire, sanitaire et météorologique qui frappent le monde aujourd'hui, mais aussi le Cameroun ne sont pas spécifiques à quelques hommes, mais engagent l'humanité tout entière. Pour trouver des solutions viables à l'échelle mondiale, il est important de «vivre-ensemble». On le voit, tout laisse dire que le destin des hommes est interconnecté, car, comme le disait Martin Luther King, « Nous devons apprendre à «vivre-ensemble» comme des frères, sinon nous allons mourir ensemble comme des idiots ». Devant une telle situation, l'écrivain doit faire de son écriture un mode de vie transnationale suivant le flux global de la mondialisation. Cette forme d'écriture hybride n'a plus pour ambition d'opposer le même à l'autre, l'identité à l'altérité, mais d'aboutir à un espace interstitiel, un entre-deux pour une coexistence pacifique. Dim s'y soumet sans ambages.

Édouard Glissant pense que pour aboutir à ce monde interculturel, il faudrait repenser le rapport de Soi à l'Autre. Il considère alors les frontières (les différences) comme lieu du passage et de la transformation. Il renie toute définition de soi (identité) qui se rattache à un territoire précis et prône l'identité-relation. Il écrit à ce propos : « Dans la relation, l'influence mutuelle des identités individuelles et collectives requiert une autonomie réelle de chacune de ces identités. La relation n'est pas une confusion ou une dilution. Je peux changer en échangeant avec l'autre, sans me perdre pour

autant ni me dénaturer²⁷⁰ ». Après cette définition, Glissant pense que les hommes sont amenés à se côtoyer en tout temps et en tout lieu. Et pour que cela soit possible, il faudrait donc que le monde se créolise. Il définit ce terme comme « la rencontre, l'interférence, le choc, les harmonies, et les disharmonies entre les cultures dans la totalité réalisée du Monde-Terre » (1996 : 123).

Mbembè, dans le prolongement de la pensée postcoloniale insiste sur l'humanité-à-venir. Cette humanité naîtra une fois que les différences raciales auront été abolies. Il pose comme première étape dans la possibilité d'une « politique du semblable » l'acceptation de l'autre et sa différence. Il s'agit en fait de reconnaître que l'Autre est foncièrement homme et pour cela dispose des droits et des devoirs que son égo. C'est après la prise en considération de ce paramètre qu'on pourra envisager la possibilité d'une vie conviviale dans un monde multiculturel. Cependant, cette reconnaissance de l'autre n'est qu'une étape vers la construction d'un monde « afropolitain ». Il définit ce concept en ces termes :

La conscience de cette imbrication de l'ici et de l'ailleurs, la présence de l'ailleurs dans l'ici et vice-versa, cette relativisation des racines et des appartenances primaires et cette manière d'embrasser, en toute connaissance de cause, l'étrange, l'étranger, le lointain, cette capacité de reconnaître sa face dans le visage de l'étranger et de valoriser les traces du lointain dans le proche, de domestiquer l'in-familier, de travailler avec ce qui a tout l'air des contraires ; c'est cette sensibilité culturelle, historique, et esthétique qu'indique le terme « afropolitanisme » (Mbembè, 2006).

Oui ! voilà le monde prophétisé par le poète : un monde où unicité, amour, amitié, cohésion, harmonie et paix règneront en maîtres mots. Dans « Unicité », le poète fait l'éloge de l'union et le sens du partage entre les peuples et les hommes. Parce qu'ils seront unis les uns des autres, chacun portera au rendez-vous du donner et du recevoir sa part de contribution. Il scande :

²⁷⁰Edouard Glissant : « Adieu la négritude, bonjour la créolisation ! », entretien avec Tirthankar Chanda, Publié le 03-02-2011 in <http://www.rfi.fr/culture/20110203-edouard-glissant-adieu-negritude-bonjour-creolisation/>. Page consultée le 12/03/2019.

Après le chant du hibou
Je me lève et prends conscience debout
Vers le lieu de rencontre je me dirige.
Au rendez-vous des cultures, je m'invite.
À la table du partage je me dirige vite.

Je viens prendre ce que tu as.
En te donnant ce que j'ai.
Au lieu du rendez-vous nous serons
L'échange équitable sur cette table
Sera notre fort.

À la table du partage équitable,
Nous partagerons nos avoirs
Parce que nous sommes Hommes. (*Nulle* : 45)

Par cette unité, le poète célèbre l'unité de son pays, le Cameroun. Même s'il évoque quelques aspects tristes de son histoire qui ont contribué à la division de celui-ci, il reconnaît que le plus important c'est de penser à l'avenir, où les frères et sœurs, les enfants du nord au sud, de l'est à l'ouest pourront «vivre ensemble». C'est la même vision de la solidarité entre les hommes qui est célébrée dans « Vision commune ». Le poète exhorte ses frères de taire leurs différends pour un mieux «vivre ensemble» : « Main dans la main / Avançons ! / Regards rivés dans la même direction / Avançons ! / Oublions nos querelles / Avançons ! / Discutons, pardonnons / Avançons ! / Ayons une vision commune / Pour un monde commun » (*Nulle* : 66).

Au final, avec *Nulle part : d'ici et d'ailleurs*, Mohamed Dimpromène le lecteur dans les méandres des pratiques, astuces et attitudes qui permettent aux hommes de «vivre- ensemble». Du même coup, il lance un appel à la fraternité, à la solidarité, au «vivre-ensemble» dans la société actuelle. Concilier les caractéristiques des groupes nationaux et les différences ethniques, faciliter l'intégration des peuples, favoriser les rapports harmonieux entre aires de civilisation éloignées, interroger la part de l'autre dans l'identité de chaque communauté et de chaque homme, voilà autant de potentiels que permet de rassembler et d'unifier *Nulle part d'ici et d'ailleurs*. En ceci, le recueil se veut l'éloge de l'harmonie sociale, louange à un mieux-être, apologie pour un mieux vivre, car l'appartenance ne doit se comprendre que dans le rapport au Diversel :

En réaction contre la nivellation et l'uniformisation du monde contre le rêve hégémonique de certaines communautés [Dim] élabore les pistes du «vivre-ensemble» dans la société [post]moderne. Dans cette société de plus en plus élective où

l'homme sélectionne et choisit ses appartenances, des institutions et des formes d'autorité auxquelles il accepte de se soumettre, où il construit son identité par le biais des affinités électives, choisies plus que subies, l'homme libre qu'invente [Dim] est un être respectueux de la différence et de la liberté de chacun, aspirant au respect mutuel. Il est l'homme multidimensionnel [...] visiblement porté vers le respect de ses exigences élémentaires de bonheur et qui, muni de son identité multiple, s'enrichit de la complexité de l'altérité dans un lien plutôt émollient. (Mbassi Ateba 2008 : 340-341).

Conclusion

La question de l'écriture de la différence pour une éthique du «vivre-ensemble» au cœur de cette réflexion vient d'être évacuée à la lumière de *Nulle part : d'ici et d'ailleurs* de Mohamed Dim. Il ressort de cette analyse que l'œuvre de Dim s'inscrit dans un contexte social camerounais où on assiste à une excoissance de la montée du tribalisme et du déferlement des discours de haine et des actes séparatistes. Ainsi, le texte observe et critique les affres de la différence (sexe, race, ethnie, culture, générations, etc.) dues au manque d'esprit de tolérance. Face à cette société qui se délite, Dim croit encore au pouvoir de la littérature comme catharsis ; il propose ainsi des attitudes responsables pour que les hommes puissent coexister : le pardon, la tolérance, le respect, le dialogue. Enfin, ayant pris la mesure de ce que le destin de tous les hommes est uni, Dim pense qu'il y a urgence pour les uns et les autres de se supporter mutuellement de peur de mourir ensemble. Tout compte fait, cette œuvre du poète permet la prise en compte des différences dans la façon de penser, de réagir et d'agir entre les habitants du monde ; différences qui ne doivent être considérées comme des obstacles, mis comme catalyseur pour un mieux-être, un mieux vivre, mais surtout un véritable vivre ensemble.

Bibliographie

- AUGÉ, Marc, 1992, *Non- lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.
- BENNETT, Milton, 1993, « Towards ethnorelativism: a developmental model of intercultural sensibility », in *Education for the intercultural experience*, Paige, R. Michael (Ed), Yarmouth, Intercultural Press.
- DIM, Mohamed, 2018, *Nulle part : d'ici et d'ailleurs*, Les Éditions du Net.

GLISSANT, Édouard, « Il n'est frontière qu'on n'outrepasse ».

URL :http://www.madininart.net/littérature/glissant_agis_dans_ton_li_eu_pense_avec_le_monde.htm. Page consultée le 13/03/2019

GLISSANT, Édouard, 1990, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard.

GLISSANT, Édouard, 1996, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard.

HOFSTEDE, Geert, 1994, *Vivre dans un monde multiculturel*, les Éditions d'organisation.

KAVWAHIREHI, Kasereka, 2008, « L'écriture, la mémoire et l'identité : Henri Lopès et le métier à métisser », in *Mémoires et identités dans les littératures francophones*, Dahouda, Konaté, Gbanou, Selom K., (dir.) Paris, Harmattan, pp.45-59.

MAFFESOLI, Michel, 1997, *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*, Paris, Le Livre de Poche.

MBEMBE, Achille, 2006, « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », Entretien avec la Revue *Esprit*, décembre.
<http://www.presse.fr/review/article.php?code=13807>

SHAN, Bo, 2012, « La communication interculturelle : ses fondements, les obstacles à son développement », *Communication et organisation* [en ligne], 24 | 2004, mis en ligne le 27 mars, consulté le 26 février 2014.
URL : <http://communicationorganisation.revues.org/2928>